



Valmy, la victoire à contretemps

Élise Meyer

► To cite this version:

Élise Meyer. Valmy, la victoire à contretemps. Annales historiques de la Révolution française, 2020, 402, pp.59-81. halshs-03628732

HAL Id: halshs-03628732

<https://shs.hal.science/halshs-03628732>

Submitted on 6 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Soumission de l'article « Valmy, la victoire à contretemps »

Elise Meyer

doctorante au CERHIC (Université Reims Champagne-Ardenne)

Résumé :

Contrairement à une idée répandue, la bataille de Valmy n'a pas toujours été célèbre, ni célébrée comme une victoire militaire française. Lorsque les armées révolutionnaires l'emportent sur les Prussiens le 20 septembre 1792 en Argonne, peu de monde semble en effet s'intéresser à l'événement qui a pourtant repoussé l'invasion étrangère. Si l'affrontement apparaît bel et bien dans la presse et dans les discussions à l'Assemblée nationale, il est simplement perçu comme les prémices d'une bataille de plus grande envergure. Les troupes prussiennes battant en retraite, ce n'est qu'un mois plus tard que la bataille gagne en reconnaissance. Toutefois, celle-ci est éphémère : à peine la victoire de Jemappes est-elle proclamée le 6 novembre que celle de Valmy s'efface. Cet article se propose d'analyser ce « quasi-anonymat » de la bataille de Valmy au cours de la I^{ère} République et d'examiner les raisons pour lesquelles une mémoire a finalement réussi à émerger.

Mots-clés : Valmy, mémoire, Première République, bataille

Valmy, la victoire à contretemps

La bataille de Valmy (20 septembre 1792) est l'une des grandes dates du roman national¹ français.

¹ L'expression « roman national », popularisée par Pierre Nora, désigne un récit fortement patriotique dont le but est

Même si son souvenir est tombé en désuétude, une image d'Épinal s'impose à son évocation qui est celle de la figure du général Kellermann criant « Vive la nation ! » à ses troupes en brandissant son chapeau au bout de son sabre. Cette représentation, forgée pendant plusieurs décennies au cours du XIX^e siècle, s'est imposée sous la III^e République. Valorisée par les Républicains à partir de la monarchie de Juillet, Valmy a été notamment sublimée par Michelet dans son *Histoire de la Révolution française* et a obtenu une place de premier ordre dans les manuels d'Ernest Lavisse. Utilisé tant par la droite que par la gauche en fonction des époques, le mythe qui l'entoure est notamment repris en temps de guerre, car Valmy est l'exemple même de la victoire défensive : en provoquant la fuite de l'ennemi extérieur, elle a permis la sauvegarde de la nation et de la jeune République, proclamée par coïncidence le lendemain. Le poète Johann Wolfgang von Goethe, qui a assisté à la bataille, a déclaré en ce sens que « de ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque de l'histoire du monde »² : les révolutionnaires, en gagnant leur première bataille, marquent un tournant dans l'histoire européenne. Valmy est de plus un symbole d'unité nationale et du peuple en armes. Son souvenir a par exemple été très utilisé au cours de la Première Guerre mondiale ou par la Résistance. Cette bataille est donc, encore aujourd'hui, un lieu de mémoire³ pouvant être potentiellement invoqué à chaque menace extérieure.

Pourtant, contrairement à ce que l'on pourrait croire, Valmy n'a pas acquis immédiatement l'aura d'une grande victoire. En vérité, elle n'était même pas qualifiée de « victoire » : elle était, au mieux, une « journée » ou une « affaire », qui aurait pu rapidement sombrer dans l'oubli. On constate un grand décalage entre le mythe républicain de la bataille défensive et sa perception pendant la I^{ère} République,

d'unir les citoyens autour d'un même imaginaire historique, afin de favoriser leur sentiment national. Bien qu'il en existe des déclinaisons variées, cette expression désigne majoritairement le récit élaboré par les historiens du XIX^e siècle d'une France glorieuse et éternelle, dont la destinée s'incarne dans des héros depuis Vercingétorix.

2 La citation exacte (« Von hier und heute geht eine neue Epoche der Weltgeschichte aus, und ihr könnt sagen, ihr seid dabei gewesen. ») paraît pour la première fois dans *Kampagne in Frankreich*, Stuttgart und Tübingen, Cotta'sche Buchhandlung, 1822.

3 « Les lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes. La forme extrême où subsiste une conscience commémorative dans une histoire qui l'appelle, parce qu'elle l'ignore. [...] Musées, archives, cimetières et collections, fêtes, anniversaires, traités, procès-verbaux, monuments, sanctuaires, associations, ce sont les buttes témoins d'un autre âge, des illusions d'éternité [...]. », dans Pierre NORA, « Entre mémoire et histoire, la problématique des lieux », dans *Les lieux de mémoire*, tome 1, *La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. XXIV.

Bien qu'immatériel, le souvenir de cette bataille est un bon exemple de lieu de mémoire ayant été fêtée et retranscrite sur des supports très variés (monuments, manuels scolaires, peintures, etc.).

décalage d'autant plus inédit pour une victoire militaire si l'on songe par exemple à la renommée des victoires napoléoniennes. L'historiographie a pendant longtemps laissé de côté cette singularité, bien que son mythe ait déjà été étudié par Jean-Paul Bertaud⁴ puis par Annie Crépin⁵ et Louis Bergès⁶. Ce n'est qu'assez récemment qu'une première analyse a été fournie par Bernard Gainot⁷. Cette étude se propose de prolonger ce travail et d'expliquer les raisons du passage à la postérité tardif de la bataille de Valmy. Pourquoi n'a-t-elle pas eu immédiatement le statut de victoire militaire ? Comment une mémoire de l'événement a-t-elle pu se construire malgré tout ? Il s'agira d'analyser sa réception et de comprendre la transmission de son souvenir durant la I^{ère} République en mobilisant les sources les plus diverses possibles : la presse, l'iconographie et les débuts de l'historiographie de la Révolution française principalement, mais aussi la littérature ou les chansons. L'intérêt de ces sources est que, par leur circulation, elles ont pu générer ou refléter des représentations collectives du combat. Seuls les mémoires sont quelque peu mis de côté car ils ont majoritairement été publiés longtemps après les faits, à une époque où la vision de Valmy avait déjà changé.

I. La bataille sans nom

Le matin du 22 septembre 1792, l'Assemblée de la République fraîchement proclamée prend connaissance de l'événement qui s'est déroulé en Argonne. Le général Dumouriez informe les députés d'une « attaque de huit heures » sur les « hauteurs de Valmy »⁸. L'annonce provoque les applaudissements des députés. Un peu plus tard, une lettre plus détaillée de Kellermann⁹ est lue devant l'Assemblée puis est diffusée par le ministre de la guerre, Servan. Dans cette lettre, le général évoque

4 Jean-Paul BERTAUD, *Valmy, la démocratie en armes*, Julliard, 1970, chap. 2 « Querelle autour d'un combat ».

5 Annie CRÉPIN, « Le mythe de Valmy », dans Michel VOVELLE (dir.), *Révolution et République, l'exception française*, Paris, Kimé, 1994, p. 467-478.

6 Louis BERGÈS, *Valmy, le mythe de la République*, Toulouse, Privat, 2001.

7 Bernard GAINOT, « Valmy, la concordance des temps », dans Michel BIARD, Philippe BOURDIN, Hervé LEUWERS et Pierre SERNA (dir.), *1792. Entrer en République*, Armand Colin, 2013, p. 273-282.

8 *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 268, 24 septembre 1792, p. 2.

9 *Ibid*, p. 3.

en particulier le courage et la tenue de ses troupes ainsi que la force de la cavalerie. Il y fait l'éloge du duc de Chartres, qui n'est autre que le futur roi Louis-Philippe, et son frère, le duc de Montpensier. Néanmoins, il ne fait pas mention d'un lieu précis et l'affrontement n'a pas de nom : il n'est désigné que par des périphrases dont les plus répandues sont « la journée du 20 » et « l'affaire du 20 ». Cette lettre est reprise par de nombreux journaux et la nouvelle du combat est célébrée par toutes les grandes feuilles parisiennes, comme *Le Père Duchesne*, *Les Révolutions de Paris*, *Le Patriote français* ou les *Annales patriotiques et littéraires de la France*. On peut noter que, si cette célébration semble faire consensus dans la presse, c'est avant tout parce que l'ensemble des journaux royalistes a été interdit le 10 août 1792, après la prise des Tuileries.

Cependant, contrairement à ce qu'affirme Jean-Paul Bertaud¹⁰, il est difficile de parler d'une véritable reconnaissance de la bataille par l'opinion publique à la fin du mois de septembre. Malgré l'accueil chaleureux de la nouvelle, il n'est suivi que de peu de commentaires et n'est le sujet ni d'estampe, ni de chanson¹¹. L'absence de nom défini prouve par ailleurs que Valmy en tant qu'événement n'a que peu de consistance car, pour reprendre les mots de François Dosse¹², un événement ne peut se fixer et se cristalliser que s'il est nommé¹³. S'il est probable que la jeune Convention soit essentiellement préoccupée par la mise en place de ses activités parlementaires, elle suit pourtant de près le déroulement de la guerre. En vérité, les députés pensent assister au prélude d'un plus grand affrontement.

L'épisode du 20 septembre n'a pas le statut de bataille, même pour ses protagonistes. La nouvelle qui

10 « La victoire de Valmy remportée le 20 septembre, par les troupes de Kellermann, le jour où se réunissait la Convention et la veille de celui où serait proclamée la République, fut, affirment encore de nos jours des historiens, une simple canonnade dont les effets salvateurs pour la Révolution passèrent inaperçus de l'opinion publique, les journalistes de tous bords n'en rendant pas compte. L'assertion est contredite par une lecture attentive de la presse parisienne. » dans Jean-Paul BERTAUD, *C'était dans le journal pendant la Révolution française*, Paris, Perrin, 1988, p. 229.

11 Valmy est en tout cas absente de l'ouvrage de Constant Pierre, qui est un catalogue recensant plus de 3000 titres de chansons de l'époque révolutionnaire. Voir Constant PIERRE, *Les hymnes et chansons de la Révolution : aperçu général et catalogue, avec notices historiques, analytiques et bibliographiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1904.

12 François DOSSE, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre Sphinx et Phénix*, Paris, Puf, 2010, p. 173.

13 Nous verrons ultérieurement que même lorsqu'il est nommé, il subit de nombreuses variations y compris dans sa prononciation avec des noms comme Valmi, Walmie, Valary, voire Valennes et d'autres lieux sont évoqués comme La Croix-aux-Bois ou le camp de la Lune.

semble finalement le plus réjouir les militaires, les députés et les journalistes n'est même pas tant la confrontation des Français face aux Prussiens que la bonne tenue des soldats, la cohésion des unités fraîchement recrutées étant un véritable problème pour les officiers depuis le début de la guerre. Pour le ministre de la guerre, c'est même la seule bonne nouvelle d'après ce qu'il déclare à Dumouriez dans une lettre le 23 septembre : « Je vois clairement que les troupes, officiers et soldats, se sont battus avec la bravoure de Français libres et que tous ont bien mérité de la Patrie ; mais je vois aussi qu'en perdant plus ou moins de monde, les ennemis ont fait ce qu'ils ont voulu ; qu'ils ont coupé vos communications et se sont placés entre vous et Chalons, et encore presque entre vous et Reims ». L'insignifiance de Valmy est encore plus perceptible dans le discours du député Gorsas le 23 septembre¹⁴ : il ne mentionne ni la retraite des Prussiens, ni une victoire, il préfère au contraire mettre en avant l'avancée de l'ennemi et le fait que de vives canonnades ont occasionné de nombreuses victimes dans le camp français. Pour lui, l'ennemi n'a pas été vaincu. À la suite de ce discours, il demande que la guerre soit placée à l'ordre du jour, insinuant par conséquent que ce qui s'est passé le 20 septembre n'est pas la guerre, mais au mieux des manœuvres militaires ou une diversion.

Pourquoi le moment décrit par Kellermann est-il si dévalorisé, même lorsque l'arrêt des troupes prussiennes se confirme ? Cela peut nous sembler d'autant plus surprenant que les protagonistes, s'ils n'y voient pas spontanément une victoire, reconnaissent la violence de l'affrontement. Le jeune duc de Montpensier décrit par exemple une « bien vive canonnade », durant laquelle il indique n'avoir jamais assisté à un « spectacle si horrible » dans une lettre datée du 21 septembre¹⁵. Si l'on reprend l'argumentaire de Bernard Gainot dans *1792 Entrer en République*¹⁶, la raison principale se trouverait du côté de l'imaginaire martial : pour les révolutionnaires de septembre 1792, il est impossible qu'une victoire soit obtenue sans utilisation de l'arme blanche. Or, Valmy n'a été qu'une canonnade. Malgré la modernité de cet affrontement à l'artillerie de plusieurs heures, l'utilisation de cette dernière est peu

14 J. MADIVAL, E. LAURENT et. al., *Archives parlementaires de 1789 à 1860 : recueil complet des débats législatifs & politiques des Chambres françaises*, Paris, Librairie administrative de P. Dupont, 1862, tome 52, p. 103.

15 Bibliothèque de l'Institut de France, *Lettres de Philippe-Antoine, duc de Montpensier [...]*, Ms 2048/293.

16 Bernard GAINOT, « Valmy, la concordance des temps », art. cité.

mise en valeur dans la rhétorique patriotique : la guerre doit être gagnée par des hommes qui ont vécu dans leur chair le combat, qui ont donné des coups et qui en ont reçu. Cela est confirmé par les parades de blessés¹⁷ ainsi que par la célébration des martyrs ou perçus comme tels, comme Beaurepaire lors la campagne de l'Argonne¹⁸. Outre la manière dont s'est déroulé l'affrontement, celui-ci n'a de plus occasionné que peu de morts, ce qui ne fait donc guère impression sur les contemporains. Néanmoins, cette mythologie guerrière du combat sanglant à l'arme blanche s'imbrique dans un système idéologique plus large, dont les racines remontent selon Hervé Dré villon aux valeurs issues des romans de chevalerie comme le goût de la prouesse et du coup d'éclat¹⁹. Le rejet des armes à feu explique selon lui l'irrationnalité de certaines décisions militaires françaises jusqu'à la fin du XIX^e siècle, comme le sacrifice inutile des cuirassiers à Reichshoffen en 1870. Au moment de Valmy, le décalage entre les valeurs militaires chevaleresques et le perfectionnement des armes à feu est donc particulièrement perceptible au sein de l'opinion, puisqu'elle ne peut considérer un combat à l'artillerie comme un événement décisif.

Pourtant, l'événement tant attendu qui doit suivre au prélude n'arrive pas. Dans le premier numéro de la deuxième série des *Révolutions de France et de Brabant*²⁰, tenu par Antoine Merlin de Thionville et Camille Desmoulins, Merlin enrage face à l'inaction des troupes au camp de Dumouriez, dans une lettre qu'il envoie depuis la Champagne le 26 septembre : « Contre notre gré, nous attendions à recommencer dès le lendemain et à les [les Prussiens] fouler aux pieds de nos chevaux, mais point d'ordre ; nous sommes enragés de les voir sur notre terre, sans oser les en chasser, ou leur creuser un vaste tombeau »²¹. Cette impatience se renforce de plus en plus à la fin du mois de septembre et elle

17 Les parades de blessés sont des cérémonies patriotiques où les vétérans qui ont été blessés au combat exhibent leurs blessures afin de prouver qu'ils ont donné leur sang à la patrie et que leur corps a fait barrage pour protéger la nation. Voir Antoine de BAECQUE, « Le sang des héros. Figures du corps dans l'imaginaire politique de la Révolution française » dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 34, 1987-4, p. 569.

18 Annie JOURDAN, *Les monuments de la Révolution (1770-1804) : une histoire de représentation*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 112-113.

19 Hervé DRÉVILLON, *Batailles. Scènes de guerre de la Table ronde aux Tranchées*, Éd. du Seuil, 2007, p. 14.

20 La première série, la plus connue, a été diffusée de novembre 1789 à décembre 1792. La deuxième, bien que très dense (55 numéros), n'a été diffusée que pendant trois mois. Non daté, le premier numéro a été probablement rédigé au tout début du mois d'octobre. Voir : Pierre RÉTAT, *Les Journaux de 1789. Bibliographie critique*, Paris, Éditions du CNRS, 1988, p. 228-230.

21 Antoine MERLIN, « Du camp de Dumouriez, près de Ste.-Ménéhould », *Révolutions de France et de Brabant*, n° 1,

est doublée d'un doute sur le patriotisme de Dumouriez, qu'on soupçonne d'être à l'origine des tractations avec les Prussiens. *Le Père Duchesne*, qui avait tout d'abord exprimé sa « grande joie »²², fait part à présent de sa « grande colère », à cause des généraux qui mettent de « la poudre aux yeux » et qui « livrent le passage aux Prussiens et aux Autrichiens » au lieu d'« apporter les semelles de leurs souliers »²³. On peut noter que du côté des émigrés, qui accompagnent les troupes austro-prussiennes, cette frustration est similaire, si l'on en croit par exemple Chateaubriand²⁴. Pendant ce temps, il y a effectivement des négociations entre Brunswick et Dumouriez, ce dernier espérant que l'armée prussienne s'épuise et rompe son accord avec les Autrichiens. Les Français, par leurs positions, rendent difficile le ravitaillement prussien et le général français sait que les maladies, en particulier la dysenterie, sont en train de décimer les troupes ennemies²⁵. En quelques jours, l'armée française s'est renforcée tandis que Brunswick se résigne à devoir perdre cette campagne. Toutefois, les Prussiens font durer les négociations tant et si bien qu'ils arrivent à quitter le pays sans être réellement poursuivis par les Français²⁶, ce qui est amèrement reproché aux généraux. Cet épisode est par ailleurs souvent repris dans les théories du complot entretenues autour de Valmy, notamment son prétendu achat par Danton²⁷, bien que les pourparlers entre chefs militaires, même longs, soient tout à fait banals au cours d'une guerre au XVIII^e siècle.

p. 8.

22 Jacques-René HÉBERT, « La grande joie du Père Duchesne », *Je suis le véritable Père Duchesne, foutre !*, n° 174, [1792], p. 1.

23 Id., « La grande colère du Père Duchesne », *op.cit.*, n° 179, p. 1.

24 « Notre cavalerie était allée rejoindre Frédéric-Guillaume à Valmy. Nous ignorions ce qui se passait, et nous attendions d'heure en heure l'ordre de nous porter en avant ; nous reçûmes celui de battre en retraite », François-René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe, Tome troisième*, Paris, Penaud frères, 1849, p. 112. Cet extrait est intéressant car contrairement à la plupart des mémorialistes contre-révolutionnaires, Chateaubriand n'évoque pas de complot et semble vouloir rester plutôt fidèle à son expérience parmi les émigrés. Les mémoires de sensibilité royaliste sont des sources qui s'avèrent pertinentes lorsqu'il s'agit d'observer comment les émigrés ont justifié *a posteriori* leur échec. Voir Karine RANCE, « Mémoires de nobles français émigrés en Allemagne pendant la Révolution française : la vision rétrospective d'une expérience », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 46, 1999-2, p. 245-262.

25 Jean-Paul BERTAUD, *Valmy, op. cit.*, p. 40.

26 *Ibid.*, p. 42.

27 La thèse d'un achat de la victoire par Danton grâce au pillage des bijoux de la Couronne et son appartenance à la franc-maçonnerie a circulé auprès des émigrés et de leurs descendants et a été reprise sous le régime de Vichy. On peut en retrouver le détail dans Jean-Paul BERTAUD, *op. cit.*, p. 52.

II. La victoire des Français supplantée par la déroute des Prussiens

Valmy n'existant pas encore réellement en tant qu'événement, ce sont ses conséquences qui en deviennent un. Le 29 septembre, soit neuf jours après la bataille de Valmy, les troupes prussiennes lèvent le camp et commencent à battre en retraite. À mesure qu'elle se diffuse, la nouvelle stupéfie les membres des cours européennes et les émigrés qui ne comprennent pas pourquoi, après tant de succès de la part de l'armée la plus réputée d'Europe, celle-ci fuit devant une armée de « savetiers ». Tout d'abord, l'armée du prince de Condé croit simplement à un contretemps et semble peu informée des événements en cours par les armées prussiennes. Le 6 octobre 1792 encore, le prince de Condé écrit au duc de Bourbon dans une lettre partiellement chiffrée qu'il attend l'ordre de franchir le Rhin, ce « qui ne [peut] pas être bien [long] d'après la capitulation de Dumourier »²⁸. À partir du 3 octobre, les informations contradictoires se succèdent dans les principaux périodiques d'information politique sur l'Europe en Prusse²⁹. Dans *Le Courier du Bas-Rhin*, le numéro du 6 octobre offre bien peu de compréhension au lecteur : le correspondant parisien relaie l'enthousiasme de la Convention vis-à-vis des succès français en Champagne, succès de plus confirmés par des lettres de Verdun, tandis que des nouvelles de Bruxelles et de La Haie annoncent la reddition de Reims et de Châlons voire la capitulation de Dumouriez³⁰. Le rédacteur indique au numéro suivant qu'une « espèce de trêve » semble être en cours de discussion et dédramatise la situation en suggérant que les troupes peuvent prendre leurs quartiers d'hiver pour mieux attaquer au printemps³¹. Pour *La Gazette de Cologne*, les rapports de Dumouriez lus à l'Assemblée ne peuvent qu'être faux³². Lorsque les pourparlers sont confirmés, la gazette se contente alors de relayer les rapports qu'elle reçoit de Paris, sans commentaire, avant de finalement faire un récit inachevé de la « canonnade de Valmy » le 23 octobre³³. L'un des premiers contre-révolutionnaires à réagir au retrait des troupes est Edmund Burke, qui estime dans une lettre datée du 17 octobre qu'il s'agit d'une tache indélébile pour l'armée des forces coalisées, comparant

28 Lettre n° 62, destinée au duc de Bourbon, Endingen, le 6 octobre 1792. AN, *Lettres du prince de Condé (1791-1815)*, 34AP/1.

29 *Le Courier du Bas-Rhin*, n° 79, 6 octobre 1792, p. 4. Dans ce numéro, une lettre mentionne une attaque « sur les hauteurs de Valennes [sic] ».

30 *Ibid.*, n° 80, 6 octobre 1792.

31 *Ibid.*, n° 81, 10 octobre 1792, p. 1.

32 *Supplément à la Gazette de Cologne*, n° LXXX, 5 octobre 1792, p. 2.

33 *Ibid.*, n° LXXXV, 23 octobre 1792, p. 1.

les troupes révolutionnaires à une troupe de comédiens ambulants³⁴. La *Gazette de Leyde*, le journal de référence des élites européennes, se refuse tout d'abord à parler des événements de fin septembre, son auteur, Jean de Luzac, parlant de « faux bruits contradictoires ». Il doute toutefois sérieusement de l'état des troupes austro-prussiennes à partir du 18 octobre et reproche aux émigrés d'avoir raconté des mensonges sur la supposée facilité de la campagne militaire. Le 19 octobre encore, la *Gazette* relate qu'une « canonnade »³⁵ a eu lieu le 20 septembre mais que les Français tenteraient seulement de négocier. Ce n'est que le 26 octobre qu'il déclare la défaite des Prussiens et que « la journée du 20 septembre a décidé du sort de la campagne »³⁶.

Du côté des révolutionnaires, la nouvelle d'un repli des Prussiens par Grandpré est confirmée dans une lettre des commissaires Carra, Prieur de la Marne et Sillery lue devant la Convention le 2 octobre. Ils l'expliquent à la fois par « la mémorable journée du 20 » et par les problèmes sanitaires et de ravitaillement³⁷. L'opinion publique s'intéresse plutôt à ces derniers et en particulier à la dysenterie qui décime les troupes, ce qui fait rapidement entrer la retraite des Prussiens dans le patrimoine culturel de l'époque, contrairement à Valmy. En effet, la maladie qui touche les troupes prussiennes – et françaises d'ailleurs – est une aubaine pour les caricaturistes, la représentation scatologique étant l'une des grandes caractéristiques du grotesque de l'époque³⁸. Une caricature anglaise d'Isaac Cruikshank est notamment reprise en France, avec différents dialogues et légendes : bien que la représentation des sans-culottes soit péjorative, les Prussiens y sont tournés en ridicule, ce qui facilite la réappropriation par les Français.

34 « The United military glory of Europe has suffered a Stain never to be effaced. The Prussian and Austrian combined forces have fled before a Troop of strolling Players with a Buffoon at their head », Edmund Burke, *Correspondence of the right honorable Edmund Burke between the year 1744 and the period of his Decease, in 1797, Volume 4*, London, Francis and John Rivington, 1844, p. 20.

35 En sachant que « canonnade » est un terme au XVIII^e siècle qui équivaut plus souvent à une brève succession de coups de canons qu'à un duel d'artillerie de huit heures comme c'est le cas pour Valmy.

36 Stéphane COCHET, *La politique française vue par la gazette de Leyde (10 août 1792 – 21 janvier 1793)*, mémoire de maîtrise, Paris, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 1993, p. 100-105.

37 J. MADIVAL, E. LAURENT et. al., *op.cit.*, p. 276.

38 Antoine de BAECQUE, *La caricature révolutionnaire*, Paris, Presses du CNRS, 1988, p. 211.



Isaac Cruikshank, *The New Prussian Exercise* [...], [Londres], S. W. Fores, 1792, Yale University Library.

D'autres estampes montrent un duc de Brunswick diarrhéique au milieu de ses troupes décimées, les survivants dévorant leurs chevaux³⁹. La dysenterie inspire en parallèle les chansonniers, en témoigne la chanson « La grande foire combinée des Prussiens et des Autrichiens »⁴⁰, dont la « foire » est le sujet principal de moquerie⁴¹. Ainsi, cela prouve que l'actualité de la guerre est belle et bien reprise par les caricaturistes et les chansonniers et que ce n'est pas un hasard si le combat en lui-même n'a pas été commenté : c'est bien qu'il était jugé inintéressant, contrairement à la retraite et aux problèmes des Prussiens.

D'autres modèles de dessins sont également diffusés, souvent dans un but plus descriptif, mais aucun ne montre la bataille de Valmy en tant que telle. *La trouée de Grandpré* cherche par exemple à montrer l'état désastreux des troupes prussiennes lorsqu'elles commencent à se retirer près du village du même nom : les soldats sont malades ou blessés, leur chemin est jonché de cadavres.

39 Exemple : Anonyme, *La grande foire remportée par Brunswick en France*, [s.l.], [s.n.], [1792] (URL : <http://parismuseescollections.paris.fr/fr/musee-carnavalet/oeuvres/la-grande-foire-remportee-par-brunswick-en-france>)

40 « Ah quels malheureux destins, on ne pourra le croire, les invincibles prussiens ont avec les autrichiens, la foire, la foire, la foire [...] » dans *La grande foire combinée des Prussiens et des Autrichiens*, [s.l.], [s.n.], [1792].

41 Concernant l'imaginaire scatologique durant la Révolution française, voir « Entre scatologie et fantasmes sexuels, le cul et son imaginaire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 361, 2010-3.



Anonyme, *La Trouée de Grandpré : les Prussiens croyaient venir en maîtres dicter les lois à Paris et à toute la France [...]*, [Paris], [s.n.], [1792], BNF.

La Rentrée joyeuse et triomphante des Don-Quichottes prussiens [...] est encore d'un autre genre, plus symbolique. Il reprend le style le plus ancien de la caricature, celui qui avait cours sous l'Ancien Régime, qui est aussi le plus apprécié de la bourgeoisie française⁴². Elle est donc initialement destinée à un public cultivé, capable d'en apprécier les références, bien qu'il s'agisse ici d'un détournement d'une œuvre populaire en France au XVIII^e siècle, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*⁴³. Les personnages principaux sont le roi de Prusse (Don Quichotte) et le duc de Brunswick (Sancho Panza), tirés par un aigle bicéphale qui représente le Saint-Empire romain germanique. Ceux-ci sont en déroute et rentrent piteusement chez eux, à l'envers sur leurs montures. La scène qui se déroule est tout l'inverse d'une Joyeuse Entrée⁴⁴, ce que souligne certainement le titre sarcastique de la caricature avec la mise en scène d'un renversement d'un symbole de la monarchie, tant par le dessin que par les

42 Michel MELOT, « La Révolution française et la caricature », dans *Iconographie et image de la Révolution française*, Montréal, Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, 1990, p. 195.

43 Jean CANAVAGGIO, *Don Quichotte, du livre au mythe. Quatre siècles d'errance*, Paris, Fayard, 2005, p. 84.

44 Une Joyeuse Entrée est un rituel monarchique qui marque l'entrée solennelle d'un prince dans une ville, au cours de laquelle des privilèges peuvent être octroyés à la ville.

mots. La présence d'eau de mélisse fait état de la maladie des Prussiens, celle-ci étant un remède encore très populaire, en particulier pour soigner les voies digestives. On peut également observer la présence du « Manifeste » de Brunswick et d'un sac portant la mention « Fromage de 1792 », « fromage » signifiant une situation lucrative et de tout repos. Ces deux éléments renvoient au début de la campagne, lorsque la coalition pensait aisément pouvoir battre les Français et prendre Paris.



Anonyme, *Rentrée joyeuse et triomphante des Don-Quichottes prussiens en Allemagne, après la conquête de la France, sous la conduite de l'aigle autrichien*, [Paris], [s.n.], [1792], BNF.

Cette caricature, avec les mêmes éléments, est dessinée de manière différente au moins deux fois à cette période. Toutefois, il est difficile de connaître la réelle diffusion de tels documents et donc de savoir s'ils expriment une opinion populaire. Phénomène très parisien, la vente de caricatures s'effectue chez des marchands d'estampe et des libraires, mais il était aussi possible d'en acheter sous les portiques du Palais-Royal ou encore auprès de colporteurs ambulants à un prix modéré⁴⁵. Elles étaient souvent affichées dans des vitrines, ce qui suscitait des attroupements. Un grand nombre de Parisiens étaient

⁴⁵ *Politique et polémique : La Caricature française et la Révolution, 1789-1799*, Los Angeles, Grunwald Center for the Graphic Arts, 1988, p. 7.

susceptibles de les voir car les vitrines de caricatures sont pour beaucoup l'un des seuls points d'accès aux images⁴⁶. En 1792, le style de la caricature anglaise est très apprécié par les révolutionnaires, qui en reprennent progressivement les codes⁴⁷. Il est donc probable que le thème de la dysenterie apparue avec Cruikshank ait été tout de même plus diffusé que celui de Don Quichotte, plus ordinaire.

L'annonce de la retraite des Prussiens donne lieu à des célébrations un peu partout en France. Par exemple, les villes de Châlons et de Reims fêtent le départ de l'ennemi le 23 octobre, à la suite d'une décision du conseil général du département de la Marne diffusée le 20. Les festivités étant organisées le plus rapidement possible, c'est le général Alexandre de Sparre, responsable du camp de Châlons, qui défile avec ses troupes sur un char à l'antique tiré par huit chevaux dans les rues de la ville. Il s'agit alors de célébrer le « triomphe » de la Liberté⁴⁸. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Valmy n'est pas mentionnée et l'affrontement qui a eu lieu le 20 septembre est inexistant, Sparre lui-même n'ayant pas participé au combat. La seule référence probable à Valmy est prononcée par Sparre, qui évoque la fuite des Prussiens « au bruit de [l']artillerie »⁴⁹. Cet épisode n'est donc toujours pas perçu comme ayant eu un rôle prépondérant dans la retraite des troupes prussiennes ; à l'image des dessins de l'époque, l'élément vainqueur semble avant tout être la dysenterie et les festivités permettent d'honorer publiquement les soldats pour toute leur campagne en Argonne. Une seule exception notable a été recensée par Jean-Paul Bertaud⁵⁰ : un appel des autorités à célébrer les exploits des soldats du bataillon de Saône-et-Loire dans la ville de Louhans indique que « le 20 septembre a décidé de nos destinées » et qu'il sera « célébré à jamais dans les annales des nations », mais sans que le mot Valmy soit écrit.

46 Philippe DE CARBONNIÈRES, *La Grande Armée de papier. Caricatures napoléoniennes*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015, p. 16.

47 Amelia RAUSER, *Caricature Unmasked. Irony, Authenticity, and Individualism in Eighteenth-Century English Prints*, Newark, University of Delaware Press, 2008, p. 130.

48 AD Marne, *Fête à Chalons*, 1 L 274.

49 *Discours prononcés à la fête civique qui a eu lieu à Châlons, le 23 octobre 1792, à l'occasion des succès des armées de la République française*, Châlons, Depinteville-Bouchard, 1792, p. 3.

50 Jean-Paul BERTAUD, *Valmy...*, *op. cit.*, p. 44.

III. Une timide reconnaissance de l'événement au cours du mois d'octobre 1792

Rétrospectivement, on peut dire que le succès de Valmy dépendit fortement de celui du général qui a orchestré la bataille, Dumouriez. À l'automne 1792, il est identifié comme le héros central de la campagne de l'Argonne, Kellermann n'étant que peu évoqué. À la Convention, Carra, Sillery et Prieur de la Marne déclarent dans leur lettre du 2 octobre que Dumouriez a fait « une campagne qui fera époque dans les annales de la France »⁵¹. Il est reçu en grande pompe le 12 octobre 1792 à l'Assemblée, puis est accueilli par un discours de Danton au Club des jacobins quatre jours plus tard. Danton n'est plus ministre à ce moment-là mais est redevenu un simple député. Cependant, il est profitable pour lui d'être proche de Dumouriez et de prouver que son passage au gouvernement a été déterminant pour la défense de la nation. Le général profite également de sa gloire dans des salons, en particulier celui de Julie Talma qui est de tendance plutôt girondine⁵². C'est à la même époque qu'on retrouve la première mention de « Valmy ». Elle est signée Fabre d'Églantine, qui est proche de Danton, et est rapportée dans un numéro des *Révolutions de France et de Brabant*, qui n'est pas daté mais qui, au vu des événements cités, a été publié au début du mois d'octobre. Fabre d'Églantine déclare dans son rapport : « L'affaire de Valmi [*sic*], le 20 septembre, a été une superbe manœuvre et une bataille décisive »⁵³. Dans le même texte, il décrit également que son frère, le colonel Fabre, aurait crié « Vive la Nation ! » à ses troupes. Est-ce là les origines du cri de Kellermann repris par le roman national ? Rien n'est moins sûr. C'est une exclamation très commune au cours de l'année 1792, en témoigne son utilisation par Louis XVI lors de la journée du 20 juin 1792, durant laquelle il a été forcé de porter le bonnet phrygien et de boire à la santé de la nation. On la retrouve de plus dans de nombreux rapports dans la presse : Dillon par exemple déclare s'être exclamé ainsi lors d'une échauffourée avec les Prussiens quelques

51 J. MADIVAL, E. LAURENT et. al., *op.cit.*, p. 293.

52 Olivier BLANC, « Cercles politiques et "salons" du début de la Révolution (1789-1793) », *AHRF*, n° 344, 2006-2, p. 63-92.

53 *Révolutions de France et de Brabant*, n° 3, p. 8, BNF.

jours avant Valmy⁵⁴. Toutefois, il n'y avait aucune déclaration publique de ce genre avant celle de Fabre d'Églantine concernant la bataille de Valmy. Cette exclamation ne sort des lèvres de Kellermann qu'à partir de la fin de l'année 1793, lorsque celui-ci est emprisonné et qu'il cherche à prouver son patriotisme en faisant rédiger un exposé sur ses actes de bravoure. Voici ce qu'il écrit :

« Alors le feu de l'ennemi redoubla ; je le vis se former en colonnes, et je jugeai, à ses dispositions, qu'il vouloit attaquer le point du moulin et de Valmy. J'exécutai un mouvement semblable au sien ; puis, m'adressant aux troupes : *Camarades*, m'écriai-je, *le moment de la victoire est arrivé ; laissons avancer l'ennemi, et chargeons à la baïonnette*. Tous me répondirent par des cris redoublés de *vive la Nation !* Les colonnes ennemies, qui n'étoient qu'à 400 toises, s'arrêterent tout-à-coup »⁵⁵.

Au vu de cette description, il semble plus probable que ce soit ce récit qui ait inspiré les historiens du XIX^e siècle. Le rapport lyrique de Fabre d'Églantine n'a probablement eu qu'une portée très limitée dans l'élaboration du mythe de Valmy, bien qu'il ait porté en lui la plupart des ferments. D'autres sources ont cependant pu être utilisées comme des lettres personnelles, à l'image de celle envoyée par le duc de Montpensier que l'on a déjà citée, dans laquelle il décrit une infanterie immobile malgré les boulets de canon et qui s'encourage en criant « Vive la nation, ça ira ! »⁵⁶.

Pour revenir aux propos de Fabre d'Églantine, on remarque que celui-ci évoque encore avant tout une « affaire », reprenant le vocabulaire de la presse en usage depuis le 22 septembre. Toutefois, l'événement change progressivement de statut. Les *Annales patriotiques et littéraires de la France*, de tendance plutôt girondine, glorifient le 22 octobre la « journée » de Valmy, pendant laquelle « le général Kellermann, avec seulement 22 000 hommes, a chassé, pour jamais de la France, toutes les forces combinées de la plus grande partie des despotes du Nord »⁵⁷. Pour valoriser le combat, le journal assure que des déserteurs prussiens déclarent que le nombre de morts est au moins deux fois supérieur

54 Arthur de DILLON, *Compte rendu au ministre de la guerre [...]*, Paris, Moreau, 1792, p. 19.

55 *Exposé de la conduite de Kellermann, depuis l'année 1790 jusqu'à l'époque de son arrestation au 18 octobre 1793*, [s. l.], [s ; n], [1793], BM Lyon.

56 Bibliothèque de l'Institut de France, *Lettres de Philippe-Antoine, duc de Montpensier [...]*, Ms 2048/293.

57 *Annales patriotiques et littéraires de la France, et affaires politiques de l'Europe*, n° 296, 22 octobre 1792, p. 3-4, BNF.

à ce que les généraux français ont annoncé. Toutes ces exagérations (le nombre de morts, la grande supériorité numérique des troupes austro-prussiennes) cherchent à rendre plus glorieuse, donc acceptable, la confrontation du 20 septembre. Pourquoi à ce moment-là ? Comme nous l'avons dit précédemment, les armées ennemies quittent le territoire français à partir de la mi-octobre : il était donc nécessaire pour les hommes politiques d'y impliquer directement les efforts des citoyens-soldats et donner le sens le plus favorable possible à cette retraite. L'événement le plus mémorable de la fin de la campagne étant Valmy, il était temps de l'utiliser. Dans le numéro 25 des *Révolutions de France et de Brabant*, qui date de la fin du mois d'octobre, le mot est enfin prononcé et Valmy n'est plus une journée, ni une affaire : c'est une « bataille »⁵⁸.

Dès lors, les éloges deviennent plus communs, quitte à rendre l'affrontement plus meurtrier qu'il ne l'était. L'une des descriptions les plus épiques de Valmy a ainsi été rédigée dans *Le Républicain ou Journal des hommes libres de tous les pays* ou plus exactement dans un précis historique qui accompagnait son premier numéro le 2 novembre 1792 :

« Bientôt et de toutes parts les Français se lèvent, les soldats naissent, les chemins en sont couverts, tous ont un même but, un même désir, celui de sauver leur patrie ou de mourir pour elle. Leur énergie, leur allégresse, consolent les vieillards, les femmes, les enfants et présagent la victoire. Ils manquent de tout, mais leur courage, leur zèle s'accroît par les difficultés : Kellermann les attend ; Dumouriez les reçoit, et enfin, le 20 septembre, les Prussiens trouvent, non pas des lâches et des conspirateurs comme à Longwy et à Verdun, mais des hommes libres, de vrais Français qui leur apprennent, dans un combat de huit heures, très-vif et très-meurtrier, ce que peut l'amour de la liberté et de la patrie sur des hommes résolus à mourir pour elles. Ce jour, nous devons le dire à la gloire de Kellermann, a été décisif pour le salut de la France à qui il a procuré le double avantage de ralentir l'ardeur des prussiens et d'augmenter celle de nos braves défenseurs. »

On observe qu'il s'agit d'une initiative des cercles plutôt girondins ou proches de Danton, car dès qu'on

⁵⁸ *Révolutions de France et de Brabant*, n° 25, p. 4, BNF.

les quitte, Valmy reste ignorée. Marat ou Hébert, qui avaient pourtant célébré le succès de Dumouriez dans leurs journaux respectifs, *Le Journal de la République française* et *Le Père Duchesne*, reprochent aux généraux de n'avoir pas réalisé de véritable coup d'éclat. Dès le 3 octobre, Marat cesse d'écrire des réflexions sur la campagne. Pour lui, la retraite des Prussiens est une conséquence de la faim et des maladies⁵⁹. Hébert a des sentiments plus vifs : s'il a grandement exprimé sa joie lorsque l'invasion a été arrêtée, comme nous l'avons déjà évoqué, il est d'autant plus déçu du manque d'action. Il déclare ne plus avoir « foi dans [les] reliques »⁶⁰ de Dumouriez.

Néanmoins, la mise en valeur de Valmy s'estompe rapidement, y compris dans les journaux qui l'avaient initiée. En effet, la bataille est éclipsée dès le 6 novembre par la victoire de Jemappes, qui se révèle bien plus conforme aux attentes de l'imaginaire guerrier révolutionnaire. Contrairement à Valmy, le nom de « Gemmepes » est immédiatement associé à l'affrontement et celui-ci fait l'objet d'estampes qui mettent en valeur la férocité des combats au corps-à-corps⁶¹. Valmy est encore parfois évoquée, jusqu'à la trahison et la fuite de Dumouriez en avril 1793, comme lorsqu'une députation de patriotes bataves citent les « sans-culottes de Valmy et de Gemmepes » le 7 février 1793 à l'Assemblée, d'après *Le Mercure universel*⁶². Néanmoins, il n'y a pas de véritable récupération et mise en valeur de la bataille, comme l'avait déjà observé Michel Vovelle⁶³ et Jemappes est le nom qui est le plus facilement associée à la campagne militaire française. Par exemple, lorsque Olympe de Gouges incite les compagnons d'armes de Dumouriez à venir voir sa pièce de théâtre dans sa préface à *L'entrée de Dumouriez ou Les Vivandiers*, elle les désigne comme les « guerriers de la Bataille de Jemappes »⁶⁴. Jemappes devient également le sujet principal d'une symphonie écrite par François Devienne⁶⁵ et un navire adopte le

59 « Qu'assiégés par la faim dans les plaines arides [*sic*] de la campagne, et réduits aux deux tiers par le flux de sang, [les Prussiens] ont été forcés de lever leur camp près [de] Châlons, où ils ne pouvoient plus tenir » dans Jean-Paul MARAT, *Journal de la République française*, n° 11, 5 octobre 1792, p. 2, BNF.

60 Jacques René HÉBERT, « La grande colère du Père Duchesne », *op.cit.*, p. 5.

61 Exemple : Anonyme, *Bataille de Gemmepes livrée et gagnée par les François sur les Autrichiens le 6 novembre 1792*, Paris, [s.n.], [1792] (URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b69483630>).

62 *Le Mercure universel*, n° 702, 7 février 1793, p. 9.

63 « Sur le moment, l'iconographie de la bataille de Valmy est très pauvre. », dans Michel VOVELLE, *La Révolution française, images et récits*, tome 3, Paris, Messidor, 1986, p. 157.

64 Olympe DE GOUGES, *Théâtre politique*, Côté-femmes éd., Paris, 1991, p. 141.

65 Joann ÉLART, « Trois batailles pour la République dans les concerts parisiens (1789-1794) : Ivry, Jemappes et Fleurus », *AHRF*, n° 379, 2015-1, p. 71-108.

nom de « Sans-Culotte de Jemmappes »⁶⁶, alors qu'on ne retrouve aucun hommage équivalent pour Valmy. Même pour cette bataille, on peut nuancer son succès au regard d'autres événements⁶⁷ comme la prise des Tuileries, qui fait l'objet d'un monument spécifique dès 1792 pour commémorer les morts du 10 août. Pour reprendre les termes d'Annie Jourdan, les véritables héros de la République ne sont pas ceux qui triomphent, mais ceux qui souffrent⁶⁸ et la mise en valeur d'événements militaires est délaissée au profit des parades de blessés et de la panthéonisation des martyrs. La jeune République ne semble pas encore savoir utiliser ses victoires militaires à des fins de propagande, encore moins si celles-ci ne correspondent pas à son horizon d'attente.

IV. De l'oubli aux premiers récits d'historiens

La volatilité de la mémoire de Valmy se confirme lorsque son principal protagoniste devient subitement impopulaire. En effet, les quelques références à la bataille s'effacent à partir de la trahison de Dumouriez qui, à la suite d'une tentative de coup de force, passe du côté de l'ennemi le 4 avril 1793. La chute des dantonistes, un an plus tard, achève d'enterrer l'événement. On remarque par ailleurs que l'un des chefs d'accusation retenus contre Danton est d'avoir été l'ami de Dumouriez et d'avoir été trop indulgent envers lui. Le général étant absent, il est de plus un bouc-émissaire idéal et est accusé d'avoir participé à de nombreux complots, comme par exemple l'assassinat de Marat. Le procès des dantonistes devient alors un peu celui de Dumouriez : on demande à Danton s'il sait pourquoi le général n'a pas poursuivi les Prussiens lors de leur retraite⁶⁹ et Westermann essaye de s'accorder la bienveillance des juges et du jury en accusant Dumouriez d'avoir facilité les négociations avec les Prussiens⁷⁰. Dans les

66 *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 80, 21 mars 1793, p. 1.

67 Une comparaison avec l'importance accordée aux sièges, prises et reprises de villes aurait pu s'avérer intéressante, mais les circonstances liées à l'actuelle crise sanitaire ne nous ont pas permis d'accéder à la documentation nécessaire, et en particulier à Annie CRÉPIN, Bernard GAINOT et Maxime KACI (dir.), *Villes assiégées dans l'Europe révolutionnaire et impériale : actes du colloque de Besançon, 3-4 mai 2017*, Paris, Société des études robespierristes, 2019.

68 Annie JOURDAN, *op.cit.*, p. 107.

69 *Bulletin du Tribunal criminel révolutionnaire*, Part. IV, n° 22, p. 1.

70 *Ibid*, n° 25, p. 3.

mois qui suivent sa fuite, Dumouriez devient la bête noire des révolutionnaires ; on l'imagine conseiller tous les ennemis de la France, alors qu'il mène une vie d'errance, étant perçu comme un « constitutionnel » par les monarchies européennes. On peut remarquer que, malgré toutes ces accusations, il n'y a pas de réel complot qui soit évoqué autour de l'affrontement à Valmy. Danton évoque lors de son procès la « victoire remportée à Sainte-Menehould » par Dumouriez sans que le tribunal révolutionnaire fasse de remarque à ce sujet. On ne trouve encore aucune trace de la rumeur très populaire aux XIX^e et XX^e siècles d'une éventuelle victoire achetée par les bijoux de la Couronne, même si Danton est soupçonné de corruption ! Aucun mythe positif ou négatif n'entoure la bataille, preuve de sa relative insignifiance pour les contemporains en 1794.

Dans ce contexte, il peut être difficile de comprendre sa transformation ultérieure en grand lieu de mémoire républicain, puisque ce ne sont donc pas les protagonistes de la bataille de Valmy qui ont posé les premiers jalons de sa postérité. Toutefois, d'autres personnes évoquent cette bataille et sous un jour bien différent, entre la fin des années 1790 et le début de l'Empire : tous ceux qui essaient d'ores et déjà d'écrire sur la Révolution et de témoigner des événements qu'ils ont vécus.

Tout d'abord, ce sont des militaires qui conservent le souvenir de Valmy, avec en premier lieu Dumouriez lui-même. Celui-ci tente de justifier ses choix et de maintenir son influence en faisant paraître plusieurs mémoires et analyses de la situation française entre 1794 et 1798 depuis Hambourg, mais son orgueil crée l'effet inverse. Plusieurs émigrés réagissent violemment à ses textes, l'accusant de complicité avec les jacobins, et certains en profitent pour diffuser de faux écrits de Dumouriez. À Paris, ses écrits passent souvent inaperçus⁷¹. Les éditeurs rajoutent des notes pour souligner le comportement « indigne » du général ou suppriment des passages qu'ils jugent blasphématoires envers la République et ses représentants. Concernant Valmy, Dumouriez l'évoque dans une seule phrase de ses premiers *Mémoires*⁷². Il ne la considère pas comme un argument intéressant pour prouver sa valeur

71 Jean-Pierre BOIS, *Dumouriez héros et proscrit*, Paris, Perrin, 2005, p. 347.

72 « L'histoire de France ne présente pas une seule époque plus dangereuse. Le 20 septembre, jour auquel la Convention déclarait la République, Dumouriez et Kellermann repoussaient les Prussiens, qui avaient voulu les combattre à Valary [*sic*]. Les armées étaient en présence, on s'attendait chaque jour à une bataille ; ce n'était pas le moment d'engager une

mais plutôt pour justifier son absence de réaction lors l'instauration de la République, puisque pour lui « chasser l'ennemi et sauver la patrie » était une priorité malgré son soutien au roi. D'autre part, Valmy serait plus une intention de combattre avortée des Prussiens qu'un véritable affrontement. On peut aussi remarquer que le lieu évoqué est « Valary » et cela quelle que soit l'édition, la faute probablement à une mauvaise retranscription du manuscrit mais qui n'a jamais été corrigée avant les réimpressions du XIX^e siècle, ce qui peut être encore une fois un indice de la faible reconnaissance de l'événement. Quelques mois plus tard, Dumouriez décrit plus précisément l'affrontement dans ses *Campagnes*, qui équivaut au cinquième volume de ses mémoires, même si on ne peut y accorder que peu de crédit tant il insère volontairement erreurs et imprécisions, comme l'a déjà remarqué Arthur Chuquet⁷³. Il reproche notamment la plupart des erreurs commises lors la campagne en Argonne à Kellermann, y compris celle de ne pas avoir assez poursuivi les Prussiens⁷⁴ alors que lui-même a rapidement délaissé cette poursuite pour recevoir les honneurs à Paris. Il est très critique du « combat de Valmy » avec en premier lieu l'établissement de la quasi-totalité des troupes de Kellermann près du moulin. Il dessine plusieurs scénarios qui auraient été possibles si les troupes avaient été mieux réparties et qui auraient permis selon lui une victoire plus éclatante. En effet, Dumouriez lui aussi juge qu'une canonnade seule est bien « inutile » même vive, ce qui confirme les thèses d'Hervé Dréville et de Bernard Gainot. Toutefois, elle a le mérite de rassurer les Français en leur prouvant que leur « feu pouvait arrêter [un] ennemi formidable »⁷⁵.

D'autres militaires relatent l'affrontement, comme A. Liger qui souhaite « remettre sous les yeux des Militaires de tous les grades les différentes affaires auxquelles chacun d'eux a participé »⁷⁶. Les documents écrits dans ce cadre restent dans le cercle des membres de l'armée. Ceux-ci souhaitent

querelle et une scission sur la forme du gouvernement. » dans Charles-François DUMOURIEZ, *Mémoires du général Dumouriez, écrits par lui-même*, Hambourg et Leipzig, [s. n.], 1794, p. XI.

73 Arthur CHUQUET, *Dumouriez*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1914, p. 238.

74 Charles-François DUMOURIEZ, *Campagnes du général Dumouriez, dans la Champagne et en Belgique, écrites par lui-même*, tome 1, Hambourg, B. G. Hoffmann, [1795] p. 217.

75 *Ibid.*, p. 146.

76 A. LIGER, *Campagnes des Français pendant la Révolution. Tome 1*, Blois, Chez J.-F. Billault, 1798. Ces mots sont présents dans la page de titre de l'ouvrage d'A. Liger : « Ouvrage entrepris pour fixer l'opinion sur la guerre que nous soutenons depuis six ans ; et de remettre sous les yeux des Militaires de tous les grades les différentes affaires auxquelles chacun d'eux a participé ».

effectuer un état des lieux précis des événements militaires, notamment des détails techniques et stratégiques comme les déplacements des troupes, qui peuvent se révéler utiles au cours d'affrontements futurs. On peut l'observer chez Liger qui met en avant la supériorité technique des Français lors de la bataille de Valmy et déclare que les Prussiens n'étaient pas à la hauteur face à l'artillerie française⁷⁷, ce qui montre que soit le regard sur le combat s'est déjà modifié par rapport à celui porté par ses protagonistes, soit que Liger souhaite avant tout valoriser les victoires françaises.

La bataille laisse également une trace dans la mémoire locale, quoique ténue, du fait qu'en dehors des petites annonces, les organes de presse régionaux diffusaient peu d'informations locales et encore moins en lien avec des événements récents⁷⁸. On remarque tout de même qu'à la première parution de *l'Almanach historique et chronologique du département de la Marne* au cours de l'an VII, Valmy est évoquée en tant que victoire française. Les raisons du retrait des troupes prussiennes y restent troubles pour l'auteur anonyme, qui dénigre par ailleurs Dumouriez car il n'aurait pas aidé Kellermann⁷⁹.

En définitive, ce sont surtout les premiers historiens de la Révolution française qui sont le principal vecteur de la postérité de Valmy. À l'origine, les premiers récits sur la Révolution sont plutôt du fait de contre-révolutionnaires, à l'image d'Edmund Burke qui publie son essai *Reflections on the Revolution in France* dès 1790. On peut d'ailleurs remarquer que la campagne de l'Argonne est généralement absente de ces récits, à quelques rares exceptions, comme en témoigne le *Dernier tableau de Paris* de Jean-Gabriel Peltier⁸⁰. Son propos est d'ailleurs original car il décrit Valmy comme une véritable bataille mais dont les protagonistes sont le roi de Prusse et le duc de Brunswick⁸¹. Ce point de vue peut s'expliquer par les dires de l'auteur, qui espérait encore en 1794 que des victoires des coalisés répareraient « les fautes » commises à Valmy⁸². Cependant, les histoires écrites par les contre-

⁷⁷ *Ibid.*, p. 74.

⁷⁸ Georges CLAUSE, *La Presse périodique dans le département de la Marne à l'époque révolutionnaire (1789-1800)*, thèse de doctorat, Faculté des lettres de Paris, 1968, p. 122.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 455.

⁸⁰ Jean-Gabriel Peltier est notamment connu pour avoir fondé le journal pamphlétaire royaliste *Les Actes des Apôtres*.

⁸¹ Jean-Gabriel PELTIER, *Dernier tableau de Paris, ou Récit historique de la révolution du 10 août 1792 [...]*, Bruxelles, B. Le Francq, 1794, p. 53.

⁸² *Ibid.*, p. 56.

révolutionnaires cherchent avant tout à décrire les horreurs de la Révolution et à rallier des personnes à leur cause, d'où leurs omissions d'événements honteux pour les émigrés comme Valmy. Au cours du Directoire et du début de l'Empire, des hommes – en majorité des journalistes ou des écrivains-compileurs de profession – prétendent écrire non des récits de propagande, mais des histoires de la Révolution française avec une exigence d'« impartialité » et de « concorde ». Leurs analyses sont censées être plus rigoureuses et fondées sur des sources, bien qu'elles finissent généralement par un éloge plus ou moins appuyé de Bonaparte⁸³.

L'un des plus connus, Antoine Fantin-Desodoards, publie une *Histoire philosophique de la Révolution française* à partir de 1796 qui connaît un succès immédiat⁸⁴. Il y décrit la bataille de Valmy, mais ce qui est plus important c'est qu'il y développe une réflexion sur la défaite des Prussiens en Argonne. Pour lui il s'agit déjà d'une victoire de l'artillerie et d'une victoire importante, puisqu'elle « avait entièrement changé l'opinion qu'avaient les prussiens des patriotes français en entrant dans le pays »⁸⁵. En revanche, il passe l'action des généraux sous silence. À sa suite, d'autres historiens décrivent favorablement la bataille, comme François Pagès ou Charles Lacretelle. Certes, quelques-uns sont plus sceptiques quant à l'importance de l'affrontement, comme Antoine-François Bertrand de Molleville ou Louis-Philippe de Ségur, mais tous citent l'événement malgré leurs différentes obédiences politiques. À partir de 1801, certains commencent également à déconstruire les rumeurs répandues par les émigrés sur les conditions de la victoire, notamment Bertrand de Molleville qui les qualifie de « suppositions chimériques ou absurdes »⁸⁶. Ils évoquent principalement celle d'un achat des Prussiens grâce au vol des bijoux de la Couronne et celle d'une demande secrète de Louis XVI auprès de Brunswick de retirer ses troupes afin d'être rétabli sur le trône. S'ils éprouvent le besoin de démentir ces rumeurs, cela prouve

83 Olivier RITZ, « L'an IX ou l'historiographie de la Révolution en débat », *La Révolution française*, n° 10, 2016 (URL : <https://journals.openedition.org/lrf/1603>).

84 Jean-Luc CHAPPEY, « L'*Histoire philosophique de la Révolution de France* de Fantin Desodoards. Dynamiques croisées entre statut d'historien et identité politique », dans Philippe Bourdin, *La Révolution (1789-1871), écriture d'une histoire immédiate*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2008, p. 132.

85 Antoine FANTIN-DESODOARDS, *Histoire philosophique de la Révolution de France. Tome Second*, Paris, Au bureau du Journal de Perlet, 1797, p. 54.

86 Antoine-François BERTRAND DE MOLLEVILLE, *Histoire de la Révolution de France pendant les dernières années du règne de Louis XVI*, deuxième partie, tome 10, Paris, Guiguet et Michaud, 1802, p. 57.

leur diffusion, voire leur succès, Bertrand de Molleville évoquant une « curiosité publique »⁸⁷.

L'ouvrage qui attire le plus l'attention est celui de François-Emmanuel Toulangeon, qui commence à publier en 1801 son *Histoire de France depuis 1789*. En effet, on retrouve dans son récit la plupart des éléments du mythe républicain de Valmy et en particulier le cri de « Vive la Nation ! » qui aurait fait reculer les Prussiens⁸⁸. Toulangeon étant vu par ses contemporains comme l'un des historiens les plus légitimes⁸⁹, il a pu fortement influencer la génération suivante d'historiens de la Révolution française, comme Thiers. Néanmoins, un élément central du mythe républicain est encore absent chez Toulangeon comme chez les autres historiens de l'époque : sa conclusion. En effet, la victoire de Valmy est souvent reliée à la proclamation de la I^{ère} République, comme si l'une conditionnait l'autre et permettait l'accomplissement d'une destinée du peuple français. Cette association n'est jamais faite par les premiers historiens de la Révolution française, qui en font des événements totalement distincts.

Ces premières histoires ainsi que celles qui ont suivi enclenchent une dynamique de valorisation mémorielle, malgré le peu d'attention dont Valmy fait l'objet jusqu'à la monarchie de Juillet. Certes, si le roi des Français Louis-Philippe n'avait pas décidé d'en faire un outil de propagande lors de son accession au trône en 1830, le mythe n'aurait peut-être pas eu la même portée, car c'est lui qui a facilité sa diffusion par-delà le cercle des lettrés parisiens et, paradoxalement, son appropriation par les républicains. Toutefois, l'apport des historiens dans l'élaboration de l'imaginaire autour de Valmy est crucial et n'oublions pas que Louis-Philippe lui-même a été conseillé par des historiens, que ce soit Adolphe Thiers ou François Guizot. Ce ne sont donc pas les hommes politiques qui se sont intéressés en premier lieu à cet événement, mais bel et bien des gens de plume. Et c'est ce même intérêt qui amène des années plus tard à faire de Valmy un événement central de la Révolution, au travers

87 *Ibid.*

88 « Dès que [la] ligne [Brunswick] se forma en colonnes, Kellermann commanda la même manœuvre, et forma la sienne en colonnes par bataillon, avec ordre d'attendre l'ennemi, sans tirer, et de le charger à la baïonnette dès qu'il commencerait à monter. On lui répondit par des cris d'allégresse, vive la nation ! Et les chapeaux furent élevés sur les baïonnettes : cette saillie nationale étonna l'ennemi et ses colonnes s'arrêtèrent. », dans François-Emmanuel TOULANGEON, *Histoire de France depuis 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains rassemblés dans les dépôts civils et militaires*, Paris/Strasbourg, Treuttel/Würtz, 1801, p. 330-331.

89 Olivier RITZ, « L'an IX ... », art. cité.

notamment de sa description par Jules Michelet dans son quatrième tome de l'*Histoire de la Révolution française*.

Valmy a été à contretemps de la Révolution : la canonnade n'était pas l'événement attendu pour glorieusement clore la campagne de l'Argonne et au moment où elle commença à être reconnue, elle n'avait déjà plus d'importance. Même les rumeurs qui l'entourent se sont diffusées des années plus tard. Et dans tout cela, qu'en est-il de la citation de Goethe ? Le poète n'a certainement jamais prononcé cette phrase le soir de la bataille à ses compatriotes. Il est même possible qu'il se soit inspiré de l'article d'un autre pour sa formulation⁹⁰. De plus, ses réflexions sur la Révolution française ont beaucoup évolué au moment où il rédige la *Campagne de France*, soit trente ans après les faits, comme pour beaucoup de mémorialistes. Au reste, il semble tout de même que le poète allemand ait perçu la portée de la victoire française car dès le 27 septembre, il déclare dans sa correspondance avec Karl Ludwig von Knebel qu'il est « heureux d'avoir vu tout cela avec [ses] propres yeux, heureux de pouvoir dire, quand on parlera de cette époque si importante : *et quorum pars minima fui*⁹¹ ! »⁹². Plus généralement, l'importance de Valmy est reconnue bien plus rapidement par les Prussiens que les Français, puisqu'elle signe leur retraite. Du côté des révolutionnaires, le décalage entre l'événement perçu et le mythe est d'autant plus notable qu'ils sont tous deux exagérés par rapport aux faits. Plusieurs années ont été nécessaires pour que les contemporains perçoivent Valmy comme un tournant dans la guerre. Malgré ce contretemps, elle arrive à point nommé lorsqu'il fallut raconter la Révolution et expliquer la déroute prussienne ; la bataille de Valmy étant le seul élément permettant de créer un récit porteur de sens et global, elle peut alors se synchroniser à la marche du roman national.

90 Jean-René SURATTEAU, « Goethe et le tournant de Valmy », *AHRF*, n° 309, 1997-3, p. 477-479.

91 Ce que l'on peut traduire par « à ces grands événements, j'ai eu moi aussi ma petite part ».

92 Hedwig HINTZE, « Goethe et la Révolution française », *AHRF*, n° 53, 1932-5, p. 431.